CONTES DE MINUIT

Par Émile Verhaeren



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Contes de minuit Par Émile Verhaeren

Conte gras

À mon ami le docteur
Victor Desmeth.

I

Cette scène s'est passée chez Ernest Vinckx, à Anvers.

Vinckx habitait au fond d'un vieux quartier une vieille maison récemment modernisée, ouverte à l'air et au soleil, où la lumière frappait crue et cinglante de grandes verandahs vertes et d'énormes corridors, plaqués de marbres pâles.

Seulement, du côté du jardin, il avait maintenu une aile entière dans le style primitif, et l'avait fait restaurer moulure par moulure et pierre par pierre. Et c'était là qu'il se cloîtrait dans la familiarité des choses aimées. Son cabinet de

travail était superbe. Il y régnait le jour filtré des anciennes demeures. Par un vitrail découpé en petits carreaux, passaient des rayons d'or comme des cheveux roux à travers les mailles d'un filet. De lourdes draperies tenaient de la nuit suspendue ; des mares d'ombre noircissaient le parquet. Dans les coins, à peine apercevait-on remuer des ricochets de lumière parmi les pendeloques des girandoles.

Vinckx n'aimait que l'art gras, l'art que procure la paix d'une bonne digestion, et rougeoie de belle humeur ; il adorait tout ce qui est fort, lourd, pataud, gonflé de santé, incendié de splendeurs : les tableaux, les plâtres, les statues, les faïences, où flamboient dans l'émail, la pâte, le glacis et la couleur, les sensualités des vieux maîtres.

Les panneaux de l'appartement étaient tapissés de kermesses d'après Téniers. Sous la chaleur calmée des tons anciens, gars et gouges sautaient balourdement, en jupons bleus, en blouse rose, nouant avec leurs mains jointes par dessus la tête, d'interminables rondes autour d'une perche

couronnée ; ou bien encore attablés, par bandes, le jour des mangeailles, des truands cagneux et lippus, grassement, marquaient le cou de leurs voisines d'un baiser plein.

Au plafond, sur un fond de nuages, était peinte une saturnale païenne, vieille de deux siècles. La fresque avait été mal retouchée, mais on distinguait encore des enlacements de jambes, des torses de femmes renversées, des lions et des tigres couchés sous des caresses de mains blanches ; des satyres cyniques sarabandant, les pattes tortues, dans une sauterie de bacchantes. De petits amours voletaient, effleurant de leurs pieds nus les nudités rouges. Et toute cette mythologie, en tas, dans une bousculade de graisse, sortait du plafond et tombait dans le vide.

Autour de la salle, sur les étagères, les dressoirs, la plinthe des lambris, les guéridons, s'appesantissaient des magots, des silènes et des bacchus, la bedaine étalée sur un tonneau, les rires déchirant les lèvres, le doigt tourné vers la fossette vermillonnée du nombril. Une tétonnière énorme bombait sa poitrine de faïence sur un

socle de trumeau. Dans une encoignure, de petits cochons en terre cuite fouillaient l'auge, le groin soufflant, la queue ramassée en escargot.

Depuis dix ans, Vinckx ne quittait plus cette chambre. Il y mangeait, buvait, couchait, l'esprit gonflé de visions charnues. Pendant ses sommes après boire, sa tête roulait à travers des rêves pourpres : il se voyait amoureux d'une colossale Vénus de Jordaens, il lui baisait les paupières, il lui chauffait le torse d'étreintes formidables, il se noyait dans une marée de chairs. Et quand il tombait, les bras épuisés, la bouche sèche, le corps flasque, il la voyait encore, il la voyait toujours, là, devant lui, les deux seins frappés d'une lueur d'or comme des pitons de montagnes.

II

Vinckx, un jour recueillit par héritage un tableau gothique du quinzième siècle.

Sur une croix de sapin barrant le ciel, un long

Christ osseux, bistre, le front déchiqueté d'épines, les yeux pourris, les mains béantes, pendait dans la mort. Les deux larrons râlaient à ses côtés. Marie, le front argenté d'auréoles, le regardait mourir. Madeleine, les lèvres ardentes, tenait la bouche plaquée aux trous de ses pieds verts.

Un ciel nocturne, lézardé d'éclairs, répandait à l'horizon son grand lac d'encre, où stagnait le soleil, comme une tache de sang caillé.

Vinckx ne goûtait guère le génie du moyen âge. Il avait placé le tableau dans une antichambre décidé à s'en défaire au plus tôt. Mais peu à peu cette peinture, toute d'horreur, l'avait attiré. Il se surprenait quelquefois immobile devant elle. À ces corps maigres, étiques, avec leurs tons de cadavres séchés et si raides qu'on les eût dit taillés dans des lattes, lui, l'exubérant artiste avait fini par découvrir une beauté malade, insoupçonnée. Et de jour en en jour plus conquis, plus envahi, il avait résolu de placer l'œuvre dans son cabinet de travail afin de l'avoir sous les yeux aux différentes clartés du

jour et d'analyser peu à peu son charme hantant.

Un soir, il la mit lui-même sur un chevalet, tout près de la tétonnière. Il l'examina longtemps, la disposa à recevoir en biais la lumière et vint s'asseoir à son pupitre pour juger de l'effet produit. La lampe pendue au-dessus de sa tête éclairait en plein la scène de torture. Les larrons semblaient sortir du cadre ; le nimbe de la Vierge faisait un plat d'émail ; le Christ pantelait.

Mais ce que Vinckx absorbé n'aperçut point, ce fut le trouble que jeta cette présence d'intrus parmi les hôtes immobiles de la chambre. Il se produisit un malaise général : des expressions de colères tremblèrent sur les visages ; des regards bienveillants d'ordinaire tombèrent du plafond tels que des lames d'épées ; d'autres s'obscurcirent, comme les astres s'éteignent doucement, avec une résignation de défaite et de martyre. Car les choses, elles aussi, obéissent à des sentiments humains. Elles s'aiment ou se haïssent, se comprennent ou se jalousent, se fondent ou se querellent. On ignore souvent à quels amours ou à quelles luttes, à quelles

alliances ou à quels combats donnent lieu la juxtaposition de certaines couleurs, les assemblages de disparates beautés. Il y a en tout de mystérieuses lois d'attraction qui déterminent la beauté aussi bien que l'ordre. Les sympathies naissent comme les harmonies et les haines se déploient comme les désastres.

Au moment où Vinckx s'assit, une goutte large et grasse tomba sur un album ouvert devant lui. Le feuillet retourné, à peine fut-il examiné, que deux gouttes aussi grasses et aussi larges que la première tombèrent encore.

Vinckx se leva, étonné. Il regarda autour de lui ; l'appartement rempli d'ombre ne lui apparut qu'obscurément. Il crut que l'huile découlait de la lampe, et s'était tranquillisé quand se mit à tomber effrayamment une pluie lente.

Il leva les yeux et dans le cercle de clarté blanche tracé par la lampe il vit quelque chose découler des doigts d'une Vénus. Il courut sonner son domestique, mais brusquement la pluie devint averse : des plaques de graisse tachaient le bureau, de petites mares s'y formaient ; des

grumeaux flasques s'aplatissaient sur les faïences, les bronzes, les meubles ; des baves stagnaient dans les jointures, inondaient les rainures des plinthes et coulaient sur les panneaux.

On entendait comme un bruit de ressorts qui se détendent, de bulles d'air qui crèvent. Des souffles mous passaient comme des soupirs exhalés. Parfois une plainte lente, et qui mourait dans un gémissement sourd, continu, lamentable.

Au plafond, sur les murs, les tapisseries et les fresques remuaient vaguement : des bras levés s'affaissaient, des gestes s'épuisaient, des enlacements se dénouaient.

Vinckx dans quelque coin qu'il se réfugiât se sentait atteint ; une pestilence lui coupait l'haleine – et toujours cette pluie tombait, graissant ses habits, l'aveuglant, collant à sa barbe, poissant ses mains.

Même l'averse devint plus dense. Elle se changea en coulée épaisse. Des douches volaient comme des soufflets. Les plaintes s'étaient changées en lamentations. On ne distinguait plus

rien que de vertes reluisances coulant du mur, comme des miroirs. La salle entrait en décomposition, elle pourrissait toute entière avec des bruits visqueux, des détraquements de cadavre, des bouffées de putréfaction. Et toujours, et toujours, la graisse tombait.

Vinckx s'enfuit, poursuivi dans sa dégringolade de l'escalier par un immense bruit d'écroulement. La tête folle, les yeux sauvages, la peur à travers les moelles, il courait par la maison, claquant les portes après lui. Il criait de terreur, vaguait, butait contre les chaises, revenait vers l'escalier, s'élançait au jardin, poursuivi par l'aboiement d'un chien réveillé dans son trou. Et les jambes anéanties, mortes, il échoua sur un banc dans un amas de feuilles tombées.

Ses valets le trouvèrent là, les deux bras allongés sur le dossier, les regards fixes. Il fut long à reprendre parole ; des saccades de frissons l'ébranlaient.

Mais tout à coup comme violenté par une énergie soudaine, comme honteux de sa frayeur superstitieuse, croyant à une hallucination, il se

précipita de nouveau vers la maison et monta. On le suivit avec des lumières.

L'escalier était glissant : des flaques partout ; des ruisselets découlés jusque là, par la porte restée ouverte.

Vinckx resta médusé sur le seuil.

Les chairs en fleurs de son Olympe apparaissaient toutes mortes, dans leur azur terni. Les gorges, les torses, les cambrures des bacchantes semblaient à jour ; des teintes jaunes, violettes, vertes plaquaient le plafond. Toute cette beauté rouge était fondue ; il la voyait à terre. Ses rayonnantes déesses évanouies ; leurs sourires tués ; leur gloire pourrie. Elles s'étaient désenlacées de l'étreinte charnelle où depuis deux siècles, elles s'abandonnaient aux bras des jeunes dieux. Leurs ossatures perdues dans une peau trop large, faisaient leurs corps vides.

Ses magots portaient leurs ventres dégonflés sur leurs jambes ; ils entrechoquaient leurs membres comme des squelettes dans les fêtes macabres. Sa tétonnière haletait d'asthme. Ses cochonnets agonisaient sur le flanc, les pattes

raides.

Lui regardait toujours, voulant comprendre.

Il devina.

Et d'un bond, il sauta dans l'appartement, arracha le tableau gothique et le jeta dehors avec des gestes d'égaré. Enfin, il avait senti que les dieux et les déesses, et les joies et les bombances, et les gloires et les kermesses agonisaient à cause de cela.

Cette maigreur était contagieuse ; dans la lutte des choses, les grasses avaient été vaincues.

Vinckx espérait une refloraison de ses chairs. La nuit, il la passa dans sa chambre, à guetter cette résurrection. Il allait de son bureau à la fenêtre, de la fenêtre à la muraille causant avec ses bibelots aimés.

Rien n'y fit. Tout reprit sa tranquillité nocturne. Seulement pendant les longs silences, dans un anéantissement de tout autre bruit, quelques gouttes tombèrent encore.

Noël blanc

Au brave ami Émile Van Mons.

I

Doucement, lentement, la neige tombait, la neige de Noël. L'air en était pointillé ; elle floconnait, s'attardait dans un tour de valse au coin des rues où soufflait la bise. Dans la plaine, elle descendait d'aplomb, serrée.

C'était le 24 décembre, le soir. Les maisons étaient fermées, personne ne sortait plus. De longues lames jaunes perçaient encore les joints des volets ; mais bientôt ces filtrations de lumière tarirent toutes.

La neige fit alors son œuvre, silencieusement. Elle se mit à choir plus drue, plus brillantée, dans un clair de lune molletonné de nuages. Elle

abandonna ses laines par poignées, comme si toutes les nuées du ciel eussent perdu leur toison.

Un petit village, blotti dans un trou de terrain, la recevait sur ses épaules. Il s'en couvrait, frileux, avec ses granges, ses étables, ses meules, ses fumiers, ses huttes, ses fours, ses auges, ses écuries. Il se dorlotait ; les demeures avaient l'air de s'emmitoufler, de se pelotonner, de se serrer les unes près des autres, comme une famille de marmottes blanches.

Des tourbillonnements follets, des soulèvements de poussière givrée, passaient comme une fumée que le vent lutine. Il y eut un instant de furie tempétueuse d'émeute hurlante à travers les mélancolies de la nuit. On eût dit des plaintes de forêt tordue par l'ouragan.

Vers onze heures la neige cessa. Dans l'apaisement nocturne et le ciel dévoilé, les étoiles perlèrent. Un glacis bleu de lune courut sur l'immensité blanche du paysage. Tout angle s'émoussait ! Les maisons faisaient le gros dos et des ombres en ronde bosse moutonnaient dans les rues. Au milieu du village, l'église, avec les deux

pentes jumelles de son toit rabattues comme des ailes, semblait abriter une couvée de cygnes dans un site norvégien.

II

Alors, là bas, à l'extrémité de la rue, une petite vierge en bois, raide dans sa robe de soie argentée, sortit de sa chapelle pendue à l'arbre et se mit à marcher. Les chemins lui faisaient comme une jonchée d'aubépines. Son voile de tulle se soulevait par gonflements, son nimbe luisait d'un reflet stellaire. Elle passait avec une légèreté d'hirondelle, frisant l'eau de son vol.

Quand elle fut arrivée au prochain carrefour, deux anges qui tenaient croisées des palmes sur une tête de Christ, descendirent les agiter sur la sienne. Elle souriait à se voir couronnée au milieu de cette gelée d'hiver, des verdures chaudes du printemps ; les anges lui psalmodiaient des hymnes doux comme des échos lointains. Et

pendant l'intermittence des chants, on entendait le glissement, sur la neige, de sa robe brodée.

Le cortège, minuit tintant, pénétra dans l'église qui s'apprêtait à fêter Noël. Au fond, dans le chœur, le sacristain avait disposé la crèche légendaire, où le petit Jésus mollet, lustré de graisse, la tête frisée, le pied sorti des langes, souriait d'un air poupin, dans un encadrement de fleurs retapées. Devant, une corbeille sous verre étalait des joufflues de fruits en cire ; deux chandeliers, cerclés de bobèches découpées aux ciseaux, effilaient le long des guirlandes leurs cierges fluets. Camélias de gaze, roses de tulle, pivoines en carton, s'ouvraient par touffes, décollés ci et là, et perdant les pétales gommées de leurs floraisons.

Sitôt entrée, la petite vierge s'en fut embrasser son fils, avec ferveur, à pleine tendresse, sur la fossette des joues.

Puis, à son geste, des niches de l'autel, des frises, des architraves, des culs de lampe, des voussures d'ogive, des enfoncements de stalle, des plinthes de lambris, descendirent saintes et

saints : Joseph, front de patriarche, barbe longue et soyeuse, une tige de lys entre les doigts ; Barbe, appuyée sur sa tour crénelée ; Corneille, le pape ; Amand, le missionnaire ; tous les patrons des confréries et des associations dévotes, les évangélistes, les protecteurs de paroisse, les apôtres raidis dans des poses extatiques, avec des langues de feu sur la tête. Derrière, dans le vaisseau, sous la grande voûte, ce fut une procession de bienheureux, de martyrs, d'anachorètes, de pénitentes, dévalant des piédestaux et des bas-reliefs ; quelques-uns se dégageaient des mailles des vitraux ; des anges, qui soutenaient de leurs ailes éployées la poussée des voûtes, abandonnaient leur faix ; d'autres s'envolaient de l'orgue, où, sculptés dans le chêne, ils publiaient la gloire de Dieu à travers des buccins de cuivre.

Et tous, depuis l'autel jusqu'au fond de l'église, faisaient, dans leurs robes immaculées, une traînée de blancheurs où fourmillaient, par places, des scintillements embrasés comme dans les fleuves frappés de soleil. C'étaient des luisants de satin, des cassures de soie, des palmes

dorées au feu des supplices, des couronnes de pureté, des cœurs embrasés, plaquant les poitrines, des rayons sortant des mains, des pieds, des yeux, des nimbes, courbant leurs orbes lumineux, comme des colliers étalés. C'était le déploiement des neigeuses étoles des confesseurs, la longue file des vêtements laineux des solitaires, avec leurs visages évidés de maigreur et pâles comme des hosties, le chœur des papes debout dans leur pose marmoréenne, et des vierges formant un parterre de grands lys en fleur, d'où sortait, comme une statue d'albâtre, un archange géant, les ailes grandioses.

Cette uniformité blanche aveuglait. On eût dit de l'argent en fusion. Ces fulgurances se croisaient, pénétraient les unes dans les autres ; il sortait d'elles une éruption de clarté si intense que pas un coin d'église n'échappait à la pénétration lumineuse. Toute ombre s'effaçait ; les murs avaient peine à contenir cette irradiation, qui cherchait une échappée pour monter jusqu'aux étoiles.

Mais la neige était là, bouchant toute

ouverture, étamant les petits carreaux des fenêtres, étouffant le bruit musical qui s'élevait de cette adoration. Car si elle était tombée par couches si lourdes, si ensevelissantes, ce n'était pas uniquement pour faire tapis à la petite vierge, c'était encore pour étouffer tout chant, tout hymne, toute clarté trop flambante au dehors.

III

Tous les ans, pareille fête avait lieu. Elle commençait au coup de minuit et s'interrompait à minute précise, coupée net. Vers quatre heures, le jeune bedeau qui habitait au bout du village, sautait du lit pour s'en venir sonner matines. À l'occasion du saint jour, il se vêtait de ses plus beaux habits, de la belle culotte de drap paternelle, raccourcie à sa taille, du gilet en satin, à double rangée de boutons, du frac aux basques lourdes, ballant sur ses jambes comme des ailes de corbeau.

Dès qu'il sortait, il faisait une tache funèbre dans le paysage. Il troublait le calme glacé, la beauté vierge, l'unité blanche des couleurs claires.

La pureté des teintes cristallines se maculait d'une éclaboussure d'encre, l'hermine se crottait, la traîne de l'immaculé manteau se marquait d'une salissure de talon. Là où il passait, ses souliers laissaient d'énormes empreintes dans le chemin blanc. Son ombre dessinait des profils ironiques. À coups de pied, il soulevait une poussière, fine comme le givre. Et la neige craquait, geignait, souffrait. Ci et là, elle dévalait en petites avalanches, ou bien se liquéfiait subitement.

Au fur et à mesure qu'il approchait, dans l'église, l'adoration blanche cessait aussi. Les prières, les chants, les hymnes repliaient leurs ailes d'alcyon, les sourires mouraient avec l'extase sur les visages détendus. Le bruit retombant des encensoirs finit. Les cierges s'éteignirent d'eux-mêmes. Les anges s'envolèrent par des chemins lactés. Saints et

saintes remontèrent sur leurs piédestaux, se refigeant dans leurs attitudes penchées sur les misères humaines. Les martyrs tinrent leurs palmes d'or levées, et la béatitude de souffrir pour leur Dieu retrempa leurs regards.

Tous ces vêtements de laine, toutes ces étoles, ces robes neigeuses, ces chasubles argentées, ces traînes solennelles, ces voiles de gaze sentirent l'approche du noir. Car rien n'est plus délicat, plus frileux que ces teintes célestes où toute la pureté de l'immatériel se reflète. Les tons voisins les torturent, le noir les tue. Il symbolise le deuil, la souffrance, la mort ; c'est l'insulte de la misère terrestre aux blancheurs divines.

De sorte qu'au seul grincement de la clef du bedeau dans les ferronneries de la serrure, tout s'était évanoui par crainte d'un contact impur. La petite vierge, avec ses compagnons, avait fui, trouvant à peine une crête de toit encore givrée, pour rentrer chez elle, aux sonneries des matines.

Lui, le bedeau, ne s'aperçut jamais de rien ; il allait, demi sommeillant, secouer sa cloche pleurarde pendant que remuaient encore, dans des

coins éclairés par la lune, de longs voiles de pénitentes, cherchant à retrouver leurs anciens plis.

À l'Éden

À mon ami Paul Héger.

I

Le rideau de la scène tomba sur le dénouement de la pantomime.

L'Éden se vidait.

À l'extérieur, ci et là, des groupes de cocottes, marchandant à souper ; des baisers promis ; des vols de caresses ; des montées par couples, en voiture ; des adieux jetés par les portières ; des galops brusques de bêtes mises en train sous des cinglements de lanières. Au bord du trottoir, faisant la haie, le bataillon des cascadeuses vieillies, le visage saupoudré de fard, du khol aux yeux, de la brique aux pommettes. Le tout, gommeux, filles, chevaux, fiacres, cochers,

vertdegrisé dans un placage de lumière électrique.

Après quelques minutes, ce brouhaha de départ s'assoupit. On s'éloigna dans un départ fracassant de fiacres. Le gaz s'éteignit dans le vestibule, la rue s'emplit d'isolement nocturne, mouillé de bruine, jauni de vingt en vingt pas, d'une flamme échevelée de réverbère.

Alors, d'une loge d'avant-scène où il se tenait caché, le mystérieux docteur Vellini, l'évocateur des spectres impalpables, encore vêtu de l'habit noir et de la cravate blanche, descendit dans la salle complètement vide et vint prendre place aux fauteuils d'orchestre. Aussitôt d'une flambée, les lustres rallumés scintillèrent ; une clarté intense redora les murs, les colonnes, le plafond, les frises, les balcons, les promenoirs, les jardins : de partout sortirent des fantômes pâles, légers dans leur marche, grotesques dans leur pose.

Le docteur était magnétiseur de profession. Il croyait au monde surnaturel qu'il faisait vivre au moyen d'incantations et de trucs. Outre le petit marmiton, l'ange habillé d'azur, le squelette

blanc, la jolie Napolitaine, annoncés au programme et évoqués, chaque soir, devant le public, il lui était arrivé, dans ses expériences en chambre, de voir naître des visions inattendues, spontanées. Appelait-il quelqu'un, elles disparaissaient. Mais pour lui, pour seul, elles se faisaient obéissantes. Son plus faible appel les créait.

Chaque nuit, le docteur venait à leurs rendez-vous. La salle était splendide ; des lames de lumière verte la traversaient. Dans les jardins s'opalisaient, à la clarté des foyers électriques, d'immenses toits de verre, où des étoffes rayées étaient tendues. Une flore exotique montait près des fontaines.

Des trapèzes pendaient au plafond des triangles, des parallèles. Les pommeaux en cuivre de leurs barres luisaient.

À moment précis, ce fut une ascension générale de tous les spectres, qui par des câbles, qui par les balcons, qui par les fils de fer fixant aux quatre coins de la salle un reposoir rouge. Les moins hardis montaient aux échelles, les plus

grands grimpaient les uns sur les autres jusqu'à ce que l'un d'eux, atteignant le faîte, hissât à lui ses compagnons.

Des envolées d'un cintre à l'autre se croisaient ; des échines se cambraient comme des rotins ; des carcasses se mêlaient dans des cumulets effrayants d'audace ; des ruptures d'équilibre folles, insoupçonnées, fixaient dans des poses inédites toutes ces clowneries macabres, toutes ces ossatures traversées de la lumière des lustres et comme rayées de feu. On galopait sur des cordes tendues, on sarabandait sur les bourrelets des loges. Une grappe de fantômes ballait largement au bout d'un câble.

Des jeux s'organisaient : on se poursuivait, on courait à larges enjambées, prenant les supports les plus frêles pour points d'appui ; on se laissait tomber de très haut dans le filet sous-tendu, pour rebondir jusqu'aux barres voisines. C'étaient des agiletés de singes gaminant parmi des lianes. Et de ces os s'entrechoquant, se détendant, grinçant des jointures comme des ferronneries rouillées, de ces vertèbres se déboîtant, de ces carcasses

s'agrafant dans une rencontre, de ces tibias se froissant comme des baguettes de tambour, se détachaient mille bruits secs, fêlés, amortis, faisant songer à une tambourinade de doigts sur un panneau énorme.

Souvent, un coup plus fort tranchait sur les autres. On eût dit d'une latte de bois cassée net.

II

Des musiques assourdies d'abord, mais s'affirmant bientôt, vibrèrent et gonflèrent dans un crescendo large. L'attention des fantômes fut aimantée. Leurs jeux cessèrent. Le docteur Vellini se leva. Ces airs, il les avait entendus, le soir même, joués par l'orchestre : les gavottes sautillaient sur leur rythme ancien, mélancolique, mignard ; un refrain d'opérette chahutait à leur suite ; les cymbales plaquaient leurs entrechoquements sur une ritournelle foraine ; les raclements de violon éclataient en rires faux,

grinçants, en rires de scie.

Aux premières mesures d'une marche étrange, très à la mode, il se fit un remuement dans la décoration de la rotonde. Cette marche avait en elle on ne savait quoi de mystérieux. Elle se jouait dans les pantomimes et les ballets, dès qu'il fallait évoquer des ombres, animer des morts, rendre mouvante l'immobilité des choses. C'était comme un appel au dégourdissement, à la résurrection. La Belle au Bois dormant l'avait sans doute entendue. Peu à peu, les trophées de plumes peints sur les panneaux supérieurs s'agitèrent, les dieux indiens, assis sur des trépieds d'or, décroisèrent leurs jambes, et lentement, d'après les balancements de la cadence, se mirent à danser dans le vide.

Le docteur fut effaré. Il ne pouvait admettre l'emmagasinement des sons dans les échos de la salle, et leur rejet à point nommé. Et cependant, cela était. Bien plus, il y avait ici évocation, galvanisation de la matière morte, transmission de vie aux statues et aux emblèmes.

Les jongleurs à quatre mains, polychromés

dans les tympans cintrés du foyer, se levèrent à leur tour, et ce fut un envolement subit vers la salle dans une pluie de boules d'or lancées, rattrapées, rejetées par derrière, ressaisies par devant, dessinant des cercles, des méandres, des ogives que coupaient adroitement des hachures d'épées ou d'éventails. Les tiares escarbouclées étincelaient, les yatagans dansaient aux ceintures avec un bruit de chaînettes remuées, des pointes de sabots verts luisaient sous un glacis de lumière fantastique.

Les dieux et les jongleurs se saluèrent profondément, évoluèrent par lentes théories pour bientôt se mêler aux spectres, dans une sarabande affolée. Tout autour de l'hémicycle, elle se déroulait, montait en tourbillon, en trombe que le vent creuse, puis s'allongeait en serpent, avec des zigzags de banderole secouée par un bout. Aucun bruit de pas : c'était comme un vol en rond bruissant dans l'air. La musique s'accélérait, trépignait, vacarmait. Brusquement, elle pivota sur un point d'orgue et, d'une impulsion, tous les squelettes, les dieux et les jongleurs sautèrent vers les frises, les uns s'abattant sur la corniche

tels qu'une troupe d'hirondelles, d'autres s'accrochant aux moulures, quelques-uns se tenant roides dans le vide, comme si des fils diaphanes les tenaient suspendus.

Là haut, le mouvement vertigineux reprit. On eût dit un immense sabbat, mais tout en rose, tout en joie et en lumière, avec des étoffes de satin, des tulles dorés, des voiles de gaze habillant les sauteries, les ruades, les déhanchements, les épilepsies. Il y eut des mêlées inextricables, des affolements de chahuts. Des bandes de fantômes se nouaient entre elles et tournaient en sens inverse sans se lâcher ; des accouplements de danseurs pirouettaient obstinément, comme mus par des ressorts sans frein ; des culbutes soudaines provoquaient des avalanches de chutes, des élans prodigieux traversaient les masses dansantes, des entrechoquements brisaient les poussées furieuses, des prises à bras le corps de jongleur à squelette enlevaient les couples de l'un à l'autre bout de la salle, les boules du jongleur volant au hasard, les tibias du squelette flageolant fiévreusement. Les dieux se multipliaient en avatars étranges, en incarnations de Vichnou et

lâchaient leurs fureurs de bête à travers les emmêlements dédaliens. Au-dessus des portes du promenoir, les paons faisaient la roue et flamboyaient. Les deux masques de satyres des avant-scène s'étiraient dans une grimace épouvantable et rougeoyaient comme des gueules de fournaise. Les serpents se tortillaient convulsionnés.

À cet instant, les cuivres éclatèrent dans un épanouissement de bruits métalliques, renforcés à coups de grosse caisse. Les violons, surmenés, criaillaient. Les flûtes stridaient. La débandade avait gagné les mesures et les rythmes ; ce n'étaient que fourmillements sonores, précipités dans un brouillamini charivarique, qu'émeutes de notes et de sons lâchés à travers la déroute du final.

Le sabbat épuisé trépidait une suprême fois. Les courants d'évolutions contraires se croisaient plus serrés, plus nombreux, entraient plus avant les uns dans les autres, roulaient plus désordonnés dans une confusion complète. Le contour des choses s'effaçait, la multiplicité des

couleurs se fondait ; il se formait une superposition de cercles bleus, roses et jaunes, creusés en spirale et lamés de lumière crue. La vitesse des remuements était telle, l'emportement des rondes si intense, que la rotonde tout entière, cerclée de sa corniche, soutenue de ses chapiteaux, consolidée de ses cintres, semblait céder au mouvement de rotation général, se mêler à la sarabande et trépider, elle aussi, sur ses colonnes.

Cela dura un moment. Après, les sons recueillis s'épuisèrent, l'entraînement cessa ; des notes partirent encore de ci, de là, comme des pétards attardés dans un bouquet de feu d'artifice. Les dieux et les jongleurs se replacèrent dans leurs niches, et les spectres, entourant le docteur, le suivirent dans l'obscurité des couloirs.